

Bulletin de la Société française de philosophie, Paris : Vrin , 2001, 95^e année, n^o spécial du centenaire

<http://www.sofrphil.fr>

Journée du 15 décembre 2001 : **Centenaire de la Société française de philosophie**

Jeunesse d'une société (1901-1939)
par Bernard Bourgeois

En un sens, on pourrait voir, dans le cheminement de la pensée française au cours du XIX^e siècle, le laborieux passage de l'institution philosophique de la société que fut, d'abord pour beaucoup de ses acteurs, la Révolution de 1789, à une institution sociale de la philosophie, dont la fondation de la Société française de philosophie, dans l'hiver 1900-1901, serait l'illustration. Si l'entreprise de l'Encyclopédie, au XVIII^e siècle, réunit nombre d'écrivains pénétrés par l'esprit philosophant – au sens alors large, critique, du terme – des Lumières, si, plus tard, au tournant du siècle, l'Idéologie organisa bien institutionnellement un courant de pensée plus techniquement philosophique, mais dans la restriction d'une « classe », sinon d'un clan, c'est au XIX^e siècle que le milieu proprement philosophique français va tenter de se regrouper dans une vaste communauté de pensée. Un philosophe en commun, un « symphilosophein », différent, précisément par sa dimension nationale, de celui qui se proclamait au début du siècle dans l'Allemagne encore émiettée des villes universitaires, et animé généralement, à l'opposé de l'esprit romantisant des Novalis et autres Schlegel, par un certain rationalisme. Cependant, pas plus le dogmatisme spiritualiste de la raison cousinienne, exerçant, sous la monarchie restaurée, d'une façon quasi militaire, son autorité sur le « régiment » des professeurs de philosophie, que le dogmatisme positiviste de la raison comtienne voulant dominer, tel le principe d'une église, le second Empire, ne pouvaient libérer une communauté à la fois vivante et philosophante. Dans la libération républicaine ultérieure, la raison plus réflexive du spiritualisme illustré par la séquence : Ravaisson – Lachelier – Boutroux reconnaît son Autre positif et s'en nourrit ; quant au souci positiviste, scientifico-technique, il s'empreint d'une raison plus auto-critique chez Renouvier. Mais, dans ce rapprochement réciproque, réconciliant les philosophes français dans le dernier tiers du siècle, le premier courant, solidement installé dans l'Université, tend à intégrer le second, plus marginalisé institutionnellement : l'École normale l'emporte sur l'École polytechnique ! Or, en son sein, elle fait traditionnellement se rencontrer futurs philosophes et futurs savants : Bergson se forme à la biologie, Brunschvicg et Couturat aux mathématiques ; Duhem, Milhaud, Le Roy s'adonneront à la philosophie. Et c'est pour une part l'attachement à la pratique normalienne de la discussion en commun dans les « conférences » qui fera souhaiter, par tout un groupe d'élèves de cette génération, la création, qu'ils vont décider, de ces lieux de discussion élargie que seront, dès 1893, la Revue de Métaphysique et de Morale, puis, quelques années plus tard, en 1901, la Société française de philosophie.

La vie de celle-ci sera portée par la génération de ses fondateurs, des jeunes gens ou des hommes jeunes : ils ont de trente à quarante ans, jusqu'à la seconde guerre mondiale, dans une fidélité assez remarquable d'eux-mêmes à leurs principes initiaux. Peu avant la fin de la période, le président de la Société, Léon Brunschvicg, redira, en accueillant en 1937 Hans Reichenbach, combien il le félicite d'avoir contribué à resserrer les liens « de la science jeune et de la philosophie jeune »¹. C'est de cette période de la jeunesse – réelle et voulue –

1. L. Brunschvicg, séance du 5 juin 1937, in *Bulletin de la Société française de philosophie – Bu –*, 1936-1937, in Reprint, Schmidt Periodicals GMBM, D – 8201, Bad Feienbach 2/W, Germany 1987 – SPG –, II, p. 144.

de la Société française de philosophie que je voudrais d'abord rappeler les objectifs fondateurs, avant de décrire la manière dont ils ont été réalisés dans les quatre premières décennies du siècle écoulé, pour, finalement, tâcher de comprendre ce qui a pu limiter une telle réalisation et ouvrir une nouvelle période de l'histoire de notre Société, celle qui, peut-être, est en train de s'achever.

*

Selon ses fondateurs, Xavier Léon (qui ne s'était pas présenté au concours de l'École) et ses amis normaliens Elie Halévy et Léon Brunschvicg, la Revue de Métaphysique et de Morale devait « être rationaliste avec rage », face, d'une part, au « misérable positivisme » et, d'autre part, à l'« agaçante religiosité »². Un tel impératif exigeait de supprimer le divorce entre la philosophie et, d'un côté, la science réelle, de l'autre, la pratique effective, tout en maintenant la libre réflexion, métaphysique, sur la science, et, morale, sur la pratique. Cet objectif de réconciliation spirituelle par une philosophie réflexive informée de la positivité de la connaissance et de l'action est requis par les mêmes jeunes hérauts d'un rationalisme ouvert, à la fois critique et engagé, lorsqu'ils organisent à Paris, en 1900, à l'occasion de l'Exposition universelle, le premier Congrès mondial de philosophie. Ils y ajoutent un objectif concernant précisément le nouveau contexte du philosopher comme contexte communautaire, un contexte illustré par le Congrès. Le maître des organisateurs, Boutroux – dont l'autorité institutionnelle universitaire consacre l'entreprise, comme celle de Ravaisson l'avait fait pour la Revue – souligne, en ouvrant le Congrès qu'il préside, d'une part, que la philosophie doit fonder et harmoniser les disciplines théoriques et pratiques positives qui stimulent et alimentent sa réflexion, d'autre part, que la maîtrise de la culture, notamment scientifique, étant de moins en moins possible par un seul esprit, requiert de plus en plus la réunion universelle du genre humain pensant : « Les réunions matérielles rapprochent aussi les intelligences ; les âmes communiquent presque directement quand elles peuvent le faire par la parole vivante. L'enveloppe du Moi s'amincit, tend à s'évanouir. En ces consciences distinctes se forme un esprit commun. Nos devanciers ont créé la conscience de la famille, de la tribu, de la cité : il nous appartient de créer la conscience humaine »³. Le succès du Congrès, aussi quant à ce double objectif du contenu et de la forme du penser, incita ses dynamiques organisateurs à rendre permanentes, d'abord parmi les philosophes français, des rencontres régies par les mêmes principes. Ceux-ci furent bien, à nouveau, proclamés lors de la réunion statutaire de la Société française de philosophie, en février 1901, et régulièrement rappelés tout au long de sa première période d'existence.

Dans ce « foyer spirituel pour tous ceux qui se réclament de la raison »⁴, déclare Léon élu Administrateur de la Société – il le restera jusqu'à sa mort, en 1935 –, doit s'opérer « le rapprochement de plus en plus étroit et sans doute de plus en plus fécond des savants et des philosophes »⁵. Il rappellera encore en 1931 que, sans la collaboration des savants et des philosophes, « la philosophie risque de s'épuiser dans une dialectique et scolastique vide d'objets » et que « la science risque de perdre de vue les idées directrices qui la fécondent et la renouvellent »⁶. Couturat, l'un des plus actifs membres de la Société, considère qu'il est

2. X. Léon, Lettre à Halévy, citée in « Correspondance Xavier Léon – Elie Halévy (1891-1898) », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1903, 98^e année, n° 1-2, Paris, A. Colin, p., 12 et 13.

3. E. Boutroux, Allocution d'ouverture du Congrès international de philosophie, in *Revue de métaphysique et de morale*, 1900, septembre, p. 509.

4. X. Léon, Allocution lors de la première séance de la Société française de philosophie, le 7 février 1901, *Bu*, 1901-1, SPG, p. 3.

5. Ibid.

6. X. Léon, intervention lors de la séance du 6 juin 1931, *Bu*, 1930-1931, SPG, II, p. 98.

« rassurant, pour l'avenir de la philosophie, de constater que ses progrès sont, dans une certaine mesure, liés aux progrès rationnels de la science elle-même »⁷. Brunschvicg surabonde dans l'affirmation du profit que la philosophie peut tirer de la réflexion sur la science, qui, en rendant son progrès cumulatif, lui fournit aussi le principe rationnel de ce progrès : « Le philosophe a tout à gagner s'il attend de la réflexion sur la science son idée de la raison et de l'intelligibilité »⁸.

La Société française de philosophie lie également son institution à l'objectif de l'universalisation véridique de la pensée par la communication de celle-ci et les échanges, aussi internationaux, entre les esprits. Deux voies sont alors proposées, qui définissent deux sortes d'activités orientées vers le même but de la réconciliation des philosophes : la voie de la discussion des positions et propositions philosophiques, et la voie de la définition des termes supposés par celles-ci, dualité qui animera, pour ne pas dire plus, la vie naissante de la Société. – La voie de l'universalisation du langage philosophique est celle que préconise André Lalande en marquant son scepticisme à l'égard de la seule voie de la discussion des thèses. Rendant compte du Congrès de 1900 et des difficultés rencontrées dans la communication des pensées, pourtant requise pour la conciliation des sciences et des pratiques, il assigne à une société française de philosophie la tâche prioritaire, car démocratique, d'élaborer un vocabulaire philosophique permettant aussi aux enseignants de philosophie, voire à un plus large public, de pouvoir mieux participer aux échanges intellectuels : « L'absence de langage bien déterminé paralyse l'action sociale de la philosophie... C'est une faiblesse accidentelle à laquelle on peut remédier par l'entente et le travail collectif. Les philosophes n'ont qu'à remarquer et à formuler davantage les points sur lesquels ils sont d'accord, au lieu de se complaire exclusivement, par une sorte d'égoïsme aristocratique, dans la discussion des problèmes controversés »⁹. Lalande insistera sur cette mission sociale des philosophes se rassemblant précisément en une société : un Vocabulaire serait précieux pour tous, « élèves, savants, ouvriers, gens du monde, qui se trompent et que l'on trompe continuellement avec [des] équivoques », son élaboration constituerait un « acte de charité », dont les premiers bénéficiaires seraient, d'ailleurs, ses auteurs eux-mêmes¹⁰.

Une société de philosophie doit promouvoir une philosophie pour la société.

L'autre destination, ou plutôt, pour d'autres, les plus nombreux, fondateurs de la Société, rassemblés autour de Léon et Halévy, la destination essentielle de celle-ci, est de constituer la médiation communautaire de l'invention philosophique : il s'agit bien de créer une société pour la philosophie. Cette société d'amis dont parlait Boutroux sera, selon Léon, le lieu de « la discussion des problèmes les plus essentiels de la pensée et de l'action dans cet esprit de réflexion absolument libre et absolument sincère qui, à défaut de l'unité de doctrine, ou plutôt, au milieu même de la diversité des doctrines et des opinions philosophiques, est le lien qui unit dans une même attitude les différents représentants de la pensée contemporaine »¹¹.

Il s'agit de discuter pour faire avancer la vérité. Discussion libre et rigoureuse : « nous sommes ici – dira Darlu en 1913 – pour marquer nos dissentiments »¹². Dans ce contexte agonistique voulu, le conférencier doit bien être le premier combattant, le « protagoniste » comme il sera parfois désigné. Ce n'est pas pour le questionner, mais pour lui répondre en objectant, qu'on l'attendra. Car il sera attendu : son intervention sera l'exposition d'une thèse déjà connue, déjà soutenue, exposition qu'on souhaitera encore plus aiguisée – elle se fera en

7. L. Couturat, Centenaire de la mort de Kant, le 20 mars 1904, *Bu*, 1903-1904, SPG, p. 134.

8. L. Brunschvicg, débat, séance du 24 février 1921, *Bu* 1920-1921, SPG, I, p. 39-40.

9. A. Lalande : « Le Congrès international de philosophie », in *Revue philosophique*, 1900-1902, p. 488.

10. Id., séance du 28 mai 1901, débat sur le projet d'un Vocabulaire et dictionnaire philosophique, *Bu*, 1901, SPG, p. 101.

11. X. Léon, Allocution, séance du 7 février 1901, *Bu*, 1901, SPG, p. 3.

12. E. Darlu, intervention lors de la séance du 4 février 1913, *Bu*, 1913, SPG, p. 87.

une quinzaine de minutes – et pour une sorte de nouvelle soutenance (devant un jury élargi) dont on espère qu'elle sera novatrice, car dans de tels entretiens, « il n'est pas rare qu'un penseur dévoile, plus que dans ses écrits étudiés, ses principes intimes et ses véritables idées directrices »¹³. L'occasion de la plupart des conférences sera, outre la soutenance d'une thèse en Sorbonne, la parution d'un ouvrage dont l'auteur reprendra tel ou tel thème dans un argument diffusé à l'avance. La parole sera rapidement donnée à un premier répondant sollicité préalablement et dont l'intervention pourra être fort longue : le dialogue entre lui-même et le conférencier se développera ensuite avant de s'amplifier à travers un échange général. L'excellence d'un tel débat, moment central des séances de la Société française de philosophie s'instituant, requiert qu'on le préserve des « discussions oiseuses ou même parfois extravagantes »¹⁴, en veillant à l'excellence des participants. La Société doit donc être fermée – elle sera d'abord limitée à soixante membres – et recrutée selon le principe aristocratique évoqué négativement par Lalande : il faudra faire appel d'abord aux membres de l'Institut, puis à des maîtres du Collège de France, ensuite à des professeurs de Faculté, etc. ; on admettra aussi des personnalités éminentes appartenant au milieu non universitaire. Forçons un peu les choses : le lieu amical de la Société doit être d'abord celui d'un combat aristocratique interne de la pensée, non pas celui d'une conciliation démocratique de l'usage de ses instruments.

La Société française de philosophie va assumer cette tension dans la définition de sa destination et de son style en la médiatisant, en partie du moins, par la prise en charge d'un objectif liant en lui l'exercice magistral personnalisé de la pensée et la formation homogénéisante, universalisante, à la pensée, à savoir celui de l'enseignement philosophique de la philosophie, dont le Congrès international de 1900 avait souligné l'importance en lui consacrant sa première séance. Mais, déjà dans son organisation inaugurale, la Société réunit les deux objectifs dont l'affirmation unilatérale exclusive aurait pu empêcher sa constitution comme une unique société nationale, en confiant sa direction, certes, à Léon, mais son secrétariat à Lalande. Subordination, il est vrai, du principe démocratique au principe aristocratique : les séances de la Société seront assurément consacrées à l'élaboration du Vocabulaire, mais d'abord aux conférences et débats. C'est dans ce sens d'une conciliation hiérarchique que la Société française de philosophie naissante va remplir sa double mission, sociale et philosophique.

Elle le fera dans une grande ferveur. Léon va donner l'exemple. Se désignant seulement comme l'Administrateur de la Société, confiant pendant de nombreuses années à d'autres que lui la présidence de ses séances, il se voulut le premier serviteur de celle-là, payant de sa personne et de ses biens, notamment pour l'édition du Bulletin, ainsi que le rappellera Lalande en prononçant l'éloge funèbre de Léon. Mais tous les membres de la Société s'attachent à celle-ci comme à une communauté dont ils aiment, au fond, les exigences. Les séances sont, jusqu'à la première guerre mondiale, relativement nombreuses : souvent huit par année, et elles durent quatre heures ! Le 31 décembre 1908, pour écouter Emile Meyerson, il y a quand même 13 présents (sur une moyenne coutumière d'un nombre double de présents) ! Dans les années 20, le rythme et la durée des réunions diminueront, mais l'engagement des membres gardera son intensité. Le climat d'amitié et de camaraderie persistera, faisant coexister, même si elles peuvent se gêner l'une l'autre, la vivacité parfois aiguisée des discussions et la familiarité des interlocuteurs : « Que faire devant tant de gens que l'on tutoie ? » s'interroge Jean Perrin en 1931¹⁵. Tentons de déterminer ce qui se fit, et qui fut grand, dans ce climat d'intransigeante amitié philosophique, en confrontant son oeuvre aux

13. X. Léon, séance du 6 avril 1922 (conférence d'Einstein), *Bu*, 1921-1923, SPG, II, p. 91.

14. X. Léon, Allocution, séance du 7 février 1901, *Bu*, 1901, SPG, p. 3.

15. Jean Perrin, Conférence, séance du 23 décembre 1931, *Bu*, 1930-1931, SPG, II, p. 131.

objectifs que la Société française de philosophie s'était fixés en s'instituant.

*

La période qui s'étend de 1901 à 1939 est d'une relative homogénéité quant à la vie de la Société, malgré l'interruption due à la guerre de 1914-1918. En son premier demi-siècle, la Société est, au fond, égale à elle-même. Certes, les grands inspirateurs, Lachelier et Boutroux, les dynamiques fondateurs Couturat, Darlu, Durkheim, ont disparu ou disparaissent, et des figures nouvelles se confirment : Gilson et Gouhier, ou apparaissent : Bréhier, Robin, Gabriel Marcel, Lévy-Bruhl, Mauss. Assurément encore, une bien timide entrée des femmes s'esquisse : le Docteur Vera Strasser, psychiatre à Zurich est la première conférencière invitée, la seule avant la seconde guerre mondiale, en 1922 ; on verra Jeanne Herrsch intervenir dans un débat, en 1937. Mais l'équipe dirigeante et animatrice est toujours là : Léon, Halévy, Brunschvicg, Lalande, Le Roy, Parodi, Delbos – pour quelques années seulement –, René Berthelot, Langevin, Jean Perrin, Hadamard, Louis Weber... Les activités de la Société française de philosophie demeurent donc, elles aussi, assez semblables à elles-mêmes. S'il y a bien, ainsi qu'il a été dit, allègement des séances, il est dû, pour une part importante à l'achèvement, juste après la guerre, en 1922, du travail du Vocabulaire. L'entreprise avait failli, pourtant, ne pas commencer, au risque de compromettre l'existence même de la Société. Le 28 mai 1905, dans une réunion agitée, Lalande, exposant et précisant son projet originel, soulève une tempête de protestations. Halévy ironise sur qui veut se faire « le professeur de grammaire des savants »¹⁶, Brunschvicg observe que l'on ne peut se mettre d'accord sur les mots si l'on n'est pas d'accord sur les idées, Bergson surenchérit : les idées changent et leur novation fait éclater les simples rapports extérieurs entre des termes dont on aurait voulu fixer le sens une fois pour toutes, alors que philosopher ne consiste pas à choisir entre des concepts tout faits, mais à en créer. Lalande plaide : le morcellement des sciences, dont les termes, d'ailleurs, ont bien été souvent fixés en leur sens par des sociétés de savants, réclame lui-même un organe de communication entre elles, que les philosophes, précisément, ont mission d'élaborer ; c'est là un magistère socio-éducatif indispensable, heureusement facilité par l'existence d'un fonds de langage commun entre eux. Le Vocabulaire se veut modeste en sa finalité : établir la signification actuelle usuelle des mots philosophiques pour en favoriser « le développement dans le sens d'une précision et d'une universalité croissantes »¹⁷, dans la perspective empirique d'une révision constante, conformément à son caractère non seulement « technique », mais aussi et peut-être d'abord « critique ». Le projet est accepté et, un an plus tard, sont prêts l'Avertissement et la première liste d'articles. Les premiers rédacteurs furent Lalande, Couturat, Delbos, Belot ; le grand correcteur fut, jusqu'à sa mort, Lachelier ; ils reçurent le concours de multiples contributeurs, parmi lesquels les premiers adversaires de l'entreprise. D'illustres étrangers envoyèrent leurs remarques : très tôt, Russell et Tönnies, plus tard van Biéma et Claparède, et, occasionnellement, Husserl. A raison d'une ou deux séances de mise au point annuelles, le Vocabulaire boucla ses fascicules successifs de 1902 à 1922 : au terme de ces vingt années, il était vraiment devenu, par sa rédaction de plus en plus solitaire, le Vocabulaire de Lalande. La difficulté de maintenir un effectif travail philosophique collectif fut confirmé par le rapide destin d'un projet qui devait faire suite à ce Vocabulaire. Brunschvicg avait suggéré à la Société d'entreprendre un commentaire du Discours de la Méthode. Gilson défendit le projet, applaudi par Hadamard, enthousiaste à l'idée d'arracher le texte de Descartes au statut de « pure création

¹⁶. E. Halévy, débat du 23 mai 1901, sur le « Vocabulaire et dictionnaire philosophique », *Bu*, 1901, SPG, p. 83.

¹⁷. A. Lalande, présentation des premiers articles du « Vocabulaire », séance du 29 mai 1902, *Bu*, 1902, SPG, p. 155.

rationnelle »¹⁸ en le réinsérant dans son milieu scientifique historique. Mais le travail collectif d'un commentaire historique en philosophie se révéla impossible : Gilson publia seul ce commentaire. Au début des années 20, le collectif laisse toute la place à l'interaction et à la confrontation des pensées. Les séances de la Société française de philosophie sont désormais essentiellement remplies par les conférences et les débats qu'elles introduisent.

Les principes initialement posés en sont remarquablement illustrés. D'abord le débat ! Il absorbe souvent la conférence : ainsi, en 1911, lorsque Le Roy traite du problème du miracle, la transcription de la réponse de Brunschvicg couvre 7 pages, celle de l'intervention du Père Laberthonnière 22 pages, à quoi il faut ajouter une lettre de 10 pages de Maurice Blondel, grand pourvoyeur en lettres de la Société, plus une lettre aussi de Couturat ; le débat, au total, fait 60 pages ! On approche souvent de cette situation. A tel point que, dans certains cas, la Société fait se prolonger le débat dans une seconde séance qui lui est entièrement consacrée. Ainsi en est-il pour la grande conférence de Durkheim, en 1906, sur « la détermination du fait moral » ; ou encore pour la conférence de Louis de Broglie du 12 novembre 1929 sur « déterminisme et causalité dans la physique contemporaine », exceptionnelle en ceci que, non seulement Einstein est présent dans la salle, mais que, au moment même où elle est prononcée, son auteur, sans le savoir, est couronné par le prix Nobel : Brunschvicg rouvre le débat le 1er mars 1930. Les débats sont pleins d'intérêts aussi en ce sens que, dans les rencontres « pluri-disciplinaires » qu'ils constituent, des penseurs, savants ou artistes interviennent dans d'autres domaines que le leur : Langevin et Hadamard mélomanes discutant avec Valéry de la création artistique, c'est passionnant. Tel ou tel se livre davantage dans un tel contexte : songeons à la « confession » de Brunschvicg évoquant sa déception primitive devant l'imagerie paradisiaque à l'usage des enfants. Qui plus est, on pourrait regarder nombre de séances comme faisant débat entre elles-mêmes : en 1907, Seignobos présente sa conférence comme répondant à celle de Simiand, prononcée l'année précédente ; Baruzi rattache son propos de 1925 sur l'expérience mystique chez Saint Jean de la Croix à celui de Delacroix (encore présent), tenu vingt ans auparavant, sur l'expérience mystique chez sainte Thérèse... C'est pourquoi il a semblé bon à l'actuelle Société française de philosophie de publier des Recueils non seulement des grandes conférences, mais des grands débats organisés par sa prestigieuse devancière.

L'esprit d'ouverture de celle-ci s'était aussi défini par l'appel – dont ses fondateurs avaient déjà donné l'exemple avec le Congrès international de 1900 – à la pensée se développant hors de France. On ne s'étonnera pas, d'ailleurs, de ce que les mêmes, en leurs survivants, furent à l'origine, au moment du Congrès international organisé par la Société française de philosophie à Paris en 1937, et présidé par Emile Bréhier, de la création de l'Institut international de philosophie. Très tôt, la Société – qui n'était pourtant pas riche – invita des conférenciers étrangers. En 1911, Bertrand Russell vint y traiter du réalisme analytique ; – en 1913, Claparède parla des chevaux savants d'Elberfeld. Mais le prestige de l'Amérique alliée dans la victoire de 1918 se traduisit dans la venue de nombres penseurs d'outre-Atlantique, et parmi eux Einstein et Dewey. La Suisse confirma sa présence avec Arnold Reymond, La Harpe, Piaget et Claparède. La pensée allemande intervint un peu plus tard : Reichenbach y précéda Husserl en 1929 et Cassirer en 1932, qui avaient été invités d'abord par l'Institut d'études germaniques. Dewey parla en anglais, Cassirer en français, mais il répondit en allemand aux intervenants : ces marques d'ouverture confirmaient bien l'éloignement de la prégnance nationale du philosophe français au XIX^e siècle, mais il restait quelques survivances. Russell n'avait pas attiré plus de 16 présents, et René Berthelot s'était montré très critique. Bien souvent, les interlocuteurs français des hôtes étrangers de la Société crurent

¹⁸J. Hadamard, Lettre sur le Projet d'un Commentaire historique du Discours de la Méthode, *Bu*, 1924-1925, SPG, I, p. 139.

retrouver, dans les propos de ceux-ci, de vieilles connaissances : dans le béhaviorisme philosophique le parallélisme psycho-physiologique, dans le destin de la renaissance du réalisme anglo-saxon un ancien cheminement familier à la pensée française... Plus assurée et féconde fut alors, à l'époque, la réalisation de l'autre grand objectif de la nécessaire communication entre les penseurs, celui de la communication entre les savants et les philosophes.

La première conférence prononcée, en mars 1901, devant la Société, le fut par le savant et philosophe Edouard Le Roy. En 1904, Paul Painlevé lui opposa que les notions de mouvement et de temps absolu, loin d'être des résultats finals, existent chez l'homme avant toute science : réalisme contre idéalisme ! Ce débat sera sans cesse alimenté. Jean Perrin intervient en 1905, 1910 et 1931, Langevin parle en 1911 ; ils furent, avec Painlevé, Jean Becquerel, Le Roy, Cartan, Hadamard, et leurs amis philosophes, les interlocuteurs d'Einstein venu parler de la théorie de la Relativité en 1922. Les divergences que font apparaître les débats n'opposent pas un camp des philosophes et un camp des savants : Le Roy et Painlevé sont deux mathématiciens d'origine ; à Rauh, qui reproche à Painlevé critiquant Le Roy de ne pas bien distinguer question philosophique et question scientifique – on ne saurait conclure de l'usage expérimental de l'idée de mouvement absolu à un réalisme philosophique contestable –, s'oppose Couturat lui aussi philosophe, qui approuve l'apriorisme rationaliste de Painlevé. Le différend est entre les philosophes, que peuvent être aussi les savants, mais que, selon Perrin, ils ne sont pas en tant que savants, car il faut séparer les conceptions scientifiques des problèmes philosophiques tels que celui du matérialisme et du spiritualisme. C'est ainsi que, mutatis mutandis, à Brunschvicg louant Einstein d'avoir délivré des antinomies kantiennes en supprimant la différence entre le contenant mathématique spatio-temporel et le contenu physique, le savant répond laconiquement : « chaque philosophe a son Kant propre »¹⁹, et fait observer que, si Kant a raison de parler de concepts a priori pour édifier la science, il est difficile de choisir entre Poincaré et lui pour interpréter ces concepts ! Les savants sont, de la sorte, moins demandeurs du sens philosophique – qu'ils considèrent comme pouvant être multiple, contradictoire, alors que la réalité physique ne peut entrer en contradiction avec elle-même (il doit, suivant de Broglie, y avoir quelque chose de faux dans la notion de corpuscule, s'il faut à la fois affirmer et nier son individualité) – que les philosophes ne sont demandeurs de matériau scientifique, dans l'idée que toute interprétation philosophique n'en est pas possible. C'est pourquoi les premiers ne peuvent guère ne pas apercevoir chez les seconds un certain dogmatisme, lorsque Brunschvicg, entre autres, regrette que ceux-ci aient manqué à mettre à la disposition, par exemple des mathématiciens, une doctrine « suffisamment élaborée », contraignant ainsi un Poincaré à improviser des cadres de langage et de pensée²⁰ ! Cependant, les échanges entre savants et philosophes se déroulèrent dans une ambiance fort paisible, parce que, peut-être, la pensée philosophique resta, au total, livrée à elle-même.

L'autre grand objectif, quant au contenu des thèmes discutés devant la Société, concernait les problèmes concrets de la pratique morale et socio-politique. Du fait des implications elles-mêmes pratiques des solutions proposées pour ces problèmes, on eût pu s'attendre à voir les débats relatifs à eux malmener particulièrement l'amitié philosophique. Pourtant, ce n'est pas sur les conséquences notamment socio-politiques les plus concrètement actuelles des grands choix en philosophie pratique que les affrontements les plus rudes ont surgi au sein de la Société française de philosophie. Et pourtant, l'acuité des problèmes a constamment mobilisé l'attention de ses membres.

Dès juin 1901, Henri Michel met en garde la démocratie contre la tentation économiste

¹⁹. A. Einstein, Conférence et débat, séance du 6 avril 1922, *Bu*, 1921-1923, SPG, II, p. 101

²⁰. L. Brunschvicg, débat, séance du 29 janvier 1927, *Bu*, 1927-1929, SPG, I, p. 20.

égalitariste et affirme, de façon prémonitoire, que celle-là doit avoir la liberté, non seulement comme fin, mais aussi comme moyen : « Je n'ai foi, pour réaliser la liberté, que dans la liberté elle-même »²¹. Après le conflit de 1914-1918, Léon proclame que la Société est heureuse de coopérer à « la grande oeuvre de la Société des Nations »²², et Brunschvicg considère que celle-ci est bien le maximum que l'on puisse réaliser pour la sauvegarde de la liberté dans la paix. Le même Brunschvicg inaugure justement sa présidence le 1er février 1936, alors qu'un débat s'instaure, à propos de l'humanisme, sur les dangers que font courir à la paix et à la liberté, le communisme, le fascisme et le nazisme ; Friedmann proteste ici contre l'assimilation du premier aux deux autres. Mais, un peu plus tard, en novembre de la même année, lors de la conférence de Halévy sur « l'ère des tyrannies », René Berthelot rapproche, lui, ces trois formes du totalitarisme : « Mussolini a imité Lénine et Hitler a imité Mussolini »²³. C'est bien sur la menace de ce totalitarisme multiforme que Raymond Aron clôture, le 17 juin 1939, la première grande période de la vie de la Société, en opposant « Etats démocratiques et Etats totalitaires ». Mais aucune guerre ne déchire vraiment la Société française de philosophie sur ces problèmes brûlants. C'est, bien antérieurement, au niveau même du fondement théorique de la philosophie pratique, et, plus originairement, de la théorie même des réalités pratiques, objets de la nouvelle science sociologique se libérant d'une philosophie qu'elle se propose de remodeler, que s'expriment le plus vivement les discussions. Durkheim d'un côté, Rauh et Belot, d'un autre, entendent bien bousculer la morale idéaliste traditionnelle. Écoutons Belot, en 1908, célébrer la morale positive en finissant par dénoncer le débat proprement philosophique qu'il a lui-même nourri : « Nous avons, comme nous faisons toujours, sous prétexte de morale, fait de la métaphysique ou de la méthodologie [...]. Il s'agissait de savoir [...] si les forces spirituelles de l'humanité vont s'évanouir parce qu'on les aura aperçues, non dans leur déguisement, mais dans leur réalité [...]. Mais tout cela n'était guère intéressant. Cela était indigne de vrais philosophes. Il valait mieux sans doute faire un peu de dialectique »²⁴ !

C'est ainsi sur la philosophie de la pratique que les discussions s'enveniment. Donc, quand on philosophe sur la philosophie, et d'abord sur ce qui la met en jeu, ou dans sa réalisation, ou dans sa signification comme philosophie. Le premier domaine vraiment sensible est celui de l'enseignement de la philosophie, qu'il s'agisse de l'enseignement supérieur, et, en liaison avec lui, du concours de l'agrégation – où Rauh s'oppose fermement à Lachelier dès 1901 –, ou de l'enseignement secondaire, dans une séance de 1907 au cours de laquelle 32 présents (c'est alors beaucoup !) entendent Binet révéler, à partir de son étude statistique, qu'aucun professeur de philosophie en France ne se dit matérialiste ou panthéiste. Que la question religieuse transparaisse de la sorte dans une étude sur l'école, cela traduit bien sa présence à l'esprit des philosophes de l'époque. C'est assurément dans le domaine de la religion que l'on s'affronte le plus durement. Le règlement de la Société interdisait – c'était, et c'est encore, son seul interdit ! – les discussions religieuses, mais l'énergie disponible s'est dirigée vers les discussions sur la religion et le sens de la spiritualité religieuse. Alors que Brunschvicg, traitant en 1928 de la « querelle de l'athéisme », répète que la spiritualité de l'expérience religieuse ne se comprend en sa vérité que dans le prolongement de la spiritualité de l'expérience mathématique, Gabriel Marcel qualifie de « larvaire » le Dieu d'un tel intellectualisme sans vertu « sous-tendu par un naturalisme incoercible » ; Brunschvicg riposte en s'en prenant à Marcel et à sa « conception des choses pauvre et abstraite, puérile et larvée, en comparaison de celle qui, depuis trois siècles, fait le fond de notre civilisation

²¹. H. Michel, conférence et débat, séance du 27 juin 1901, *Bu*, 1901, SPG, p. 118.

²². X. Léon, débat, séance du 26 février 1928, *Bu*, 1927-1929, SPG, II, p. 29.

²³. R. Berthelot, débat, séance du 28 novembre 1936, *Bu*, 1936-1937, SPG, II; p. 216

²⁴. G. Belot, conférence et débat, séance du 26 mars 1908, *Bu*, SPG, I, p. 210-211.

scientifique »²⁵. Il répondra quelques années plus tard à Le Roy, parlant du « problème de Dieu et [de] la philosophie », que sa foi est faite de richesses imaginaires, que « l'exigence du spiritualisme est incorruptible pour l'exclusion de toute métaphore et de tout symbole »²⁶. L'échange est suffisamment vif pour que Léon crût devoir entreprendre de transmuter le négatif en positif : « Je veux insister une fois de plus sur ce qui fait le caractère et le prix des réunions de notre Société : quelle que soit la diversité de nos croyances, nous venons exposer ici nos convictions en toute liberté, en toute sincérité, sans la moindre crainte de nous heurter les uns les autres, dans un esprit d'entière et mutuelle tolérance. C'est ce qui fait de la Société française de philosophie un foyer spirituel qui, on me l'a dit souvent en France et à l'étranger, n'a pas d'équivalent »²⁷. Le conflit à propos de l'interprétation de la religion se révélait bien exprimer une divergence profonde sur le sens même de la démarche philosophique et de l'usage de la raison. C'est donc sur la valeur même de la paix obtenue, dans toute cette période, au sein de la Société française de philosophie qu'il convient, pour terminer cette évocation, d'esquisser un jugement d'ensemble.

*

La pacification recherchée par la tolérance réciproque des divergences doctrinales dans l'amitié des personnes ne supposait-elle pas une certaine limitation de la diversité accueillie ? La question peut être posée. Certes, au niveau du style de l'intervention philosophante, on fut assez libéral : dans les débuts, Georges Sorel fut très bien accepté, lui dont Halévy constatait la pensée parfois confuse. Mais c'est au niveau du contenu de la pensée que des réticences, voire des exclusives, ont pu jouer. Car il faut bien reconnaître l'autorité exercée, au cours de toute la période, par le penseur qui semble avoir intellectuellement porté la première Société française de philosophie : Léon Brunschvicg. Co-fondateur de celle-ci avec Léon et Halévy, successeur de Léon, en 1935, à sa présidence, il y maintint constamment son ascendant. Celui qui, avec Bergson, domina alors la philosophie française, régna en fait à la Société française de philosophie comme il régnait dans l'institution universitaire, en particulier en présidant le jury de l'agrégation. Bergson ne fit qu'une conférence, la deuxième, en mai 1901, sur « le parallélisme psychologique et la métaphysique positive », et parut peu à la Société : sa présence était remarquée (Binet la salua quand il vint parler de l'enseignement de la philosophie !), et si sa pensée y était rappelée par Le Roy, celui-ci, en dépit de sa constance active, ne put concurrencer Brunschvicg. Ce dernier fut douze fois conférencier, record absolu ; toujours attendu, il intervint dans le débat presque à chaque séance. Son apothéose fut, en 1938, la commémoration, sous sa présidence, et avec la participation des représentants des Académies, du troisième centenaire de la naissance de Malebranche, à ses yeux le seul philosophe chrétien absolument philosophe et chrétien selon la vérité, le penseur de l'identité du Verbe éternel et du Messie, en quelque sorte l'interlocuteur chrétien de Brunschvicg ! L'idéalisme intellectualiste de Brunschvicg se présentait bien comme la réconciliation des deux courants proprement philosophiques qui avaient animé la pensée française au XIX^e siècle, à savoir le positivisme comtien assumé par le criticisme de Renouvier et le spiritualisme ravaissien assumé par l'idéalisme de Lachelier : « on peut à la fois être idéaliste et positiviste, limitant l'idéalisme par le positivisme et fécondant le positivisme par l'idéalisme »²⁸. Cependant cette synthèse était limitée. Elle excluait le matérialisme et tout un spiritualisme. Surtout, la philosophie brunshvicgienne du jugement rejetait le

²⁵. L. Brunschvicg, conférence et débat, séance du 24 mars 1928, *Bu*, 1927-1929, SPG, II, p. 87.

²⁶. *Id.*, débat, séance du 4 janvier 1930, *Bu*, 1930-1931, SPG, I, p. 44.

²⁷. X. Léon, débat, séance du 4 janvier 1930, *Bu*, 1930-1931, SPG, I, p. 45.

²⁸. L. Brunschvicg, débat, séance du 21 décembre 1935, *Bu*, SPG, II, p. 194.

raisonnement dialectique. L'idée que l'autre puisse produire le même révoltait Brunschvicg : « autant imposer aux gens de présenter d'abord un certificat de divorce pour qu'on leur permette de contracter mariage »²⁹ ! Il faut revenir de « l'universel concret » de l'imagination dialectique à « l'univers concret » de la science³⁰. Alors que sept centaines furent fêtés de 1901 à 1939 : ceux de Spinoza (naissance et mort), de Malebranche, Kant, Biran, Saint-Simon et Lachelier, la Société ne commémora pas la mort de Hegel en 1931, de ce Hegel dont il ne fut parlé qu'une fois, en 1907, devant elle, il est vrai dans une justesse incomparable, par l'un des meilleurs esprits qu'elle ait comptés, René Berthelot. Il est vrai aussi que, vers la fin de la période, Brunschvicg laissa entrer un peu la dialectique ennemie dans la place, en y accueillant deux de ses « thésards » couronnés : Bachelard et Cavailles ! Il n'y eut assurément pas une philosophie officielle à la Société française de philosophie. Mais force est de constater aussi que certaines absences, dans la liste des conférenciers invités, ne sont peut-être pas totalement dues au hasard. Certes, Lalande pouvait bien, en 1935, présenter le Bulletin comme un « admirable tableau de la philosophie française depuis le début du XX^e siècle »³¹. Une nuance ne serait pourtant pas interdite, car quelque figures représentatives de la pensée de l'époque ne s'y trouvent pas parmi les conférenciers : Hamelin, Fouillée, Maurice Blondel, Duhem, Maritain, Alain, Nabert, Pradines, Kojève, entre autres ; d'autres encore n'y parlèrent que dans la Société d'après-guerre. Celle-ci allait offrir un autre visage, en rapport avec les bouleversements socio-économiques, politiques et culturels, scientifiques et techniques, philosophiques aussi et d'abord. La Société française de philosophie verrait son rôle et sa place changer au sein du passage spirituel français et international. Mais sa première époque, celle de la ferveur engagée, et même orientée, reste pour nous un souvenir toujours stimulant et vivifiant.

²⁹. *Id.*, conférence et débat, séance du 31 mai 1923, *Bu*, SPG, IV, p. 171.

³⁰. *Ibid.*

³¹. A. Lalande, séance du 23 novembre 1935, *Bu*, 1934-1935, SPG, II, p. 140.